

Riens

Framboise Guillouche

Cette nouvelle est extraite du numéro 55 de la revue Rue Saint Ambroise paru en mai 2025

Le râle des bêtes, leur souffle quand elles se pressent, s'agglutinent, se bousculent sur la dalle souillée, les barrières métalliques qui vibrent quand les stalles s'ouvrent, se ferment, s'ouvrent, se ferment encore sur les flancs crottés, le clappement rythmé des trayeuses électriques, le ronronnement de la citerne, sont des fantômes dans les nuits de Fantin.

L'ampoule se balance, filament de lumière orangée éclairant les machines qui sucent, tirent, tétent, inlassablement. Les mains sont gercées, crevassées, rougies, d'avoir serré, pressé, attaché, malaxé, fait en somme ce que font les mains dans une ferme à longueur d'heures, de jours, de nuits. Parfois la lampe poussiéreuse jette un peu de lumière sur la paille souillée par une naissance nocturne, assortie de frissons quand la langue râpeuse, maternelle, lave les larmes du petit et couvre le premier chant de la succion. Le moteur de la cuve réfrigérante gronde. Un son obsédant. C'était le pire de tous.

Dans la cuisine, le silence. Le paternel accoudé à la table, avec des

questions dans les yeux.

Qui pour reprendre après moi ? Qui pour faucher, clôturer, racler, démarrer avec le starter, car la mécanique est bloquée, encrassée, carburant gelé ? Mais il faut avancer, alors ça tousse et ça transbahute les bottes de foin, l'hiver le bétail est vulnérable. Qui pour compter les litres, vérifier les quotas, que ça ne déborde pas, ne vire pas ? Qui pour laver, frictionner, rassurer les veaux glacés, oreilles agitées, énervées par les étiquettes accrochées là où la pince a fait clic en transperçant la peau pour dire voilà c'est fini pour eux ils sont prêts pour l'abattoir, car enfin c'est là leur destinée ? Et les pleurs des mères qui raclent avec leurs sabots alourdis par la boue. Qui, hein ? Qui ?

Moi. Moi je vais reprendre. Fantin a dit moi je vais reprendre et l'autre attablé dans la cuisine sombre a-t-il seulement haussé les sourcils ? Pas de mots, rien pour signifier à son fils, c'est bien tu me soulages, tu es un bon garçon, dur à la tâche, sérieux, résigné ce qu'il faut et pas bavard, à l'écoute de la voix des bêtes et des machines. La cuve tu te rappelleras ? Capricieuse. Mais rien ne sort des lèvres plissées. Le vieux ne dit pas, fais attention car un jour, tu étais encore bébé à l'époque, ce con de moteur il s'est arrêté, tout simplement, en vacances la saloperie de moteur. Plus un bruissement dans le hangar, un calme suspect, même les bestiaux se taisaient, ça m'a intrigué, c'est comme une absence j'ai pensé. Qu'est-ce qui manque que je n'entends pas ? Puis j'ai senti. J'ai violemment, terriblement senti l'odeur du lait caillé. Le moteur avait cessé de tourner et le lait, lui, avait complètement tourné. Un comble, une ironie. J'ai tout vidé, sans moufter, avec

la rage au ventre. Du lait foutu, tout ce gâchis, la catastrophe pour les quotas. Alors tu te rappelleras, toujours guetter le son de la cuve. Mais le père ne dit mot, hoche imperceptiblement sa grosse tête, racle sa gorge, éjecte un rot puis se décide à absorber la soupe odorante, en soufflant minutieusement dessus avant d'avaler l'air avec la cuillère garnie. Au loin un jappement, un seul et à nouveau rien.

Bruits de bouche ponctués de riens. Fantin s'attable aussi et reste muet, joue avec la pointe de son couteau à agrandir l'entaille sur la toile cirée, criblée de divers trous qui troublent le décor de chasse, à demi effacé. On ne voit plus le cerf et les chasseurs juchés sur leurs chevaux avec les chiens qui courrent et jappent, on les entendrait presque, mais la scène est brouillée par les petits accrocs depuis sans doute deux décennies, quand la mère était encore là, mais de la mère on ne parle pas, jamais. Juste l'avalement de l'air et le sanglot au loin, du dernier veau qui pleure en attendant demain, demain à l'aube quand vrombira le moteur du camion monstre, tractant la bétailière dans laquelle on l'embarquera, frémissant avec ses étiquettes comme des boucles d'oreilles jaunes car c'est là sa destinée. Depuis l'enfance, il a mal au ventre Fantin. Lorsqu'on emporte un veau ou une génisse, ses entrailles crient, grognent, se lamentent et souvent il va vomir dans la haie juste derrière la nurserie des bébés animaux, qui n'est autre que la salle d'attente avant la mort. Il dégueule sur ses bottes boueuses à cinq ans comme à vingt comme à trente, comme ce fameux soir où il a refréné l'envie de régurgiter le potage sur la toile cirée alors que le vieux allumait sa

cigarette et formait malicieusement de superbes ronds de fumée dans l'air poisseux de la cuisine, sous l'ampoule jaune qui a perdu son abat-jour de porcelaine en forme de dentelle, choisi il y a deux décennies par la mère, mais de la mère on ne parle pas, jamais.

Alors Fantin insiste. Moi. Moi je vais reprendre, il répète soudain très sûr de lui, refermant son couteau pour à son tour avaler l'air avec le breuvage. Le paternel s'est levé soudain et les pieds métalliques de la chaise ont hurlé d'être si brusquement raclés contre les dalles du carrelage. Toi, ont chuchoté, malignes, les volutes de fumée. Toi ?

Puis la dernière nuit est arrivée car il fallait bien qu'elle arrive enfin pour libérer Fantin. Le mutisme paternel, gonflé, prêt à éclater et les yeux des veaux, flaques luisantes, prêtes à ruisseler et l'odeur des bouses, écoirement sourd, prêt à se déverser et la vibration de la cuve, la vibration exaspérante, lancinante, celle qui va tout faire péter. Était-ce cauchemar ou réalité quand l'ampoule orange est devenue vague de feu, lame incandescente hurlant à travers les fétus de paille et les lattes de bois du hangar ? Personne pour entendre, percevoir le chant des flammes et le cri muet des animaux dans la nuit. Le père dormait, ronflait dans la baraque et Fantin s'apaisait dans sa camionnette rouillée, son refuge figé dans la vieille boue au-delà de l'étable. À l'abri sous son casque, il scrutait, absorbait, se gavait des images du monde sorties de son PC sans deviner les larmes muettes du feu.

Puis soudain, très loin des écouteurs, explose la rage du chien qui s'étrangle de tirer impuissant sur sa chaîne. Agir alors. S'éjecter de sa cachette de ferraille, courir jusqu'aux bêtes, les libérer, hésiter entre les mères et les bébés, opter pour les petits et laisser cramer les vaches. Pourquoi vous n'avez pas ouvert l'étable d'abord, pourquoi n'avoir sauvé que deux veaux et un chien ? On lui demandera cela à Fantin. L'odeur de viande grillée a envahi le ciel et la terre, s'est insinuée dans les narines des humains accourus là pour se lamenter, impuissants face aux jets d'eau des pompiers, troublantes arabesques dans la nuit.

Aujourd'hui la larme du père roule sur sa peau tannée. Il se tait encore dans la maison où il repose son esprit, ses bras, ses mains, son dos, au son des cris et des engueulades du personnel insuffisant pour faire la toilette du 19 mais celle du 14 a été faite hier alors que c'était pas prévu dans le planning mais faut bien s'entraider, se serrer les coudes entre collègues avec les virus et les microbes qui trainent cet hiver de toute façon on n'est jamais assez nombreuses et si on faisait grève ? Le vieux se repose et Fantin laisse hurler les remords, doutes, regrets dans sa tête la nuit et aussi le jour quand il va voir le père mutique qui ne réconforte pas son fils, qui seulement observe par la fenêtre les tilleuls du parc discutant tranquillement entre eux, ignorant ces pauvres minuscules humains qui bruissent sous leur feuillage et dont les bavardages inutiles sont comme des graviers qu'ils balaieraient d'un coup de pied s'ils avaient des pieds. Le père scrute ces grands échalas majestueux, feuillus, et ne souffle pas à

l'oreille de son fils, tu t'en tires bien, tu disais reprendre l'affaire, mais c'est bouclé, terminé, plus de ferme, de hangar, de troupeau, de fourrage, juste le souffle du vent dans la haie calcinée et les saules qui encadrent les décombres brûlés.

C'est peut-être la voix de la mère que Fantin entend alors murmurer mon garçon tu as raison, c'est trop dur d'avoir les pieds et les mains gelés à longueur de temps et de se crever le squelette pour les quotas et les étiquettes des veaux sur leurs fines oreilles roses. Et se casser, blesser, mortifier le crâne avec le vacarme de la stabulation et des moteurs, toujours les moteurs. Mon garçon tu as raison c'est une bonne chose ce vide, ce calme, cette douceur. À présent, profite. Tends l'oreille pour capter le minuscule chant de l'alouette juste avant sa plongée dans les maïs, le gémississement perçant des renardeaux blottis dans les tanières, le jasement de la pie à l'aurore, la stridulation de la sauterelle lors de la parade nuptiale ou peut-être juste les riens minuscules, tapis dans les buissons luisants de la lande.